

XYZ. La revue de la nouvelle

Échoueries

Claire Legendre



Numéro 149, printemps 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legendre, C. (2022). Échoueries. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 16–20.

Échoueries

Claire Legendre

ÇA AURAIT ÉTÉ l'histoire d'une écrivaine triste partie dépenser ce qu'il lui restait d'argent dans l'archipel des Bermudes. Elle aurait loué une chambre avec vue sur la mer, elle aurait écrit son dernier texte jusqu'à ce que l'envie s'étioler, jusqu'à extinction des feux, jusqu'à ce que le compte en banque soit vide. Elle serait descendue marcher sur le sable, elle aurait attendu la fin du jour puis serait entrée dans la mer et aurait avancé dans l'eau avec délice, jusqu'à immersion complète. De loin, on n'aurait vu qu'un point disparaître, mais ni les spasmes de la noyade, ni le corps bleu, ni les yeux révulsés : ce serait resté beau. On aurait trouvé dans la chambre l'ordinateur encore allumé, les dernières lignes, testamentaires. On aurait cherché les causes, on aurait multiplié les hypothèses. On aurait dit c'est « l'accident de travail de l'écrivain ».

La première fois que j'ai pensé écrire un roman qui s'appellerait *Bermudes*, ce que je voyais venait de loin : peut-être un peu du *Paradis* d'Hervé Guibert, lu à quinze ans, avant tous les autres, et d'une idée de l'homme avec qui j'avais partagé dix ans de ma vie : un texte définitif d'un millier de pages qu'il écrirait avant de mourir à la fin. Édouard Levé n'avait pas encore écrit son *Suicide*. J'étais une jeune écrivaine dépressive. Ce fantasme avait remplacé celui de mourir à vingt-sept ans, puisque je les avais dépassés.

Le film de cette fin-là, romantique et délicieusement cliché, je l'ai nourri pendant des années. Plus ma vie allait mal, plus je projetais ces images dans ma tête. Certains hôtels des Bermudes sont des complexes où les enfants sont bannis, où l'on vient chercher du silence et des célibataires. Je me suis renseignée. On y trouve aussi beaucoup de retraités anglophones. Certaines grottes de cristal des Bermudes me renvoyaient l'écho de la cristallisation

16 amoureuse – piègeuse, fatale. À quatre mille dollars la

semaine, n'ayant pas obtenu la bourse de voyage demandée au ministère des Affaires étrangères français, j'ai dû renoncer aux Bermudes.

J'ai multiplié les ersatz : j'ai trouvé près de Trieste une grotte à cristaux de cent mètres de profondeur. J'ai entrepris des voyages solitaires en forme de pèlerinage vers un ailleurs anonyme d'où je pouvais envisager de ne pas revenir. J'ai imaginé des livres que je n'ai pas écrits, et des histoires d'amour improbables qui refusaient de devenir vraiment romanesques, me laissant comme échouée sur la rive avec le sentiment du même pas tragique, rien de vraiment vrai à se mettre sous la dent pour donner consistance à ma peine. Mon chagrin devenait une petite roche solide au milieu d'un grand océan de vide, je pouvais creuser indéfiniment sans toucher le fond. Il paraît qu'on remonte en touchant le fond. Je ne suis pas très douée pour l'apnée.

À défaut de toucher le fond, j'ai tenté une translation. J'ai pris un cargo pour la Côte-Nord et je me suis retrouvée sur une île entourée de glace, balayée par les vents. J'avais entendu parler d'Anticosti en 2012 : il était question des forages qu'on y avait faits en espérant trouver du pétrole de schiste. Les habitants étaient divisés à ce sujet. Certains y voyaient le salut d'un coin de pays dépeuplé ; d'autres anticipaient la disparition du paradis terrestre et maritime qu'ils avaient la chance d'habiter. Les machines de Pétrolia faisaient du bruit. On n'avait plus le droit, déjà, de pêcher dans la rivière à saumons.

En rencontrant les insulaires, je me suis vite aperçue qu'il y avait, pour ainsi dire, les anciens et les modernes. Les anciens étaient nés ici, fils de pêcheurs, quelquefois descendants des naufragés de jadis, si j'en crois Damase Potvin (*Le Saint-Laurent et ses îles*). Les modernes étaient des immigrants récents qui avaient choisi de se retirer du monde sur une île presque déserte – une centaine d'habitants en hiver. Ces nouveaux venus étaient les plus réticents à propos de Pétrolia. C'étaient aussi les plus accueillants, et ceux dont l'histoire ressemblait le plus à la mienne. Partir pour changer 17

de vie, sur une île déserte ou sur l'île de Montréal... Nous nous comprenions.

J'ai poursuivi mon voyage jusqu'au Labrador, en m'imaginant, à chaque port, descendre du bateau et disparaître dans le paysage. Les écrivains ne sont bien souvent vagabonds que dans leur tête. Je suis une personne raisonnable : j'ai regagné le bateau à chaque corne de brume, mon errance bien sage délimitée aux heures de promenade. La solitude m'apaisait. J'y trouvais un certain réconfort : ne plus avoir d'effort à faire. La liberté de me taire. De regarder sans être vue. Anticosti a pris cette place dans mon imaginaire, entre l'abri et l'Eldorado, un endroit où se retirer si la vie devient insupportable. Une case du cerveau où se réfugier.

Parfois c'était ailleurs, toujours au bord de la mer, quelque part face à l'horizon. La dernière fois, à Percé, dans ma chambre d'hôtel, l'ordinateur ouvert sur un site belge pour l'euthanasie libre, qui livrait du Nembutal à dose létale. La mort à portée de clic pour trois cents euros. Je savais qu'on ne parlerait pas du livre si je n'y laissais pas ma peau. La chambre donnait sur la baie des Chaleurs. Gravier miraculeux où se pencher pour ramasser des agates comme en son temps André Breton. Je suis sortie méditer sur la valeur de mes jours, à trois cents euros. J'étais un peu vexée que ça ne soit pas plus cher.

J'avais prévu de passer la semaine seule à réfléchir à l'opportunité d'offrir à mon livre un écrin dramatique pour sa sortie. Un couple d'amis de passage dans un camping m'a contactée dès mon arrivée et j'ai dû faire bonne figure. Il n'est pas très poli de dire aux gens « laissez-moi me suicider tranquille » et il est peu probable qu'ils se laissent convaincre. J'ai accepté leur invitation – c'est toujours utile, de faire bonne figure, comme quand on a de la fièvre, ma mère dit qu'il faut prendre une douche, s'habiller et « ça va déjà mieux ». Ça n'allait pas si mal : le paysage était somptueux. Je le connaissais bien, je pouvais désormais prendre le temps, luxe ultime, de m'y ennuyer. Ma chambre coûtait

18 à peu près le prix de la dose létale de Nembutal et mon livre

sortait dans un mois. J'avais peur qu'il soit ridicule, qu'il soit pénible, qu'il soit suivi d'un grand silence indifférent. J'avais peur de l'avoir écrit pour rien ou pire, d'avoir gâché par lui les quelques bonheurs qui l'avaient précédé. J'avais peur que les personnages s'y retrouvent et se révoltent. Que les absents se rebiffent. Que les amis se blessent. Que les journalistes se moquent. Que la vie se durcisse au contact du livre. Que rien de bon n'advienne plus. Il y avait donc cette décision à prendre : en finir tout de suite ou décider d'attendre encore un peu.

Ce soir-là, marchant seule sur les galets sous la pluie chaude d'été, je pensais à Virginia Woolf. Il était un peu tard, passé quarante ans, pour un suicide romantique qui me semblait plus ridicule à mesure que la grâce (et l'excuse de naïveté de la jeunesse) se fanait. Mais, discutais-je, Woolf avait atteint les cinquante-neuf ans. Et puis la noyade, sauf en eau glacée, prend du temps. Ce temps est pénible. Ce soir-là, entre les feux de bois de la plage et les nuages qui s'étaient écartés, les étoiles brillaient fort comme elles savent le faire hors des villes. Je me mis à chercher une étoile filante. Dans mon souvenir l'étoile filante pouvait réaliser un vœu : je l'avais expérimenté à vingt ans, en demandant à ma première étoile filante de m'envoyer à Rome, ce qu'elle m'avait généreusement accordé, brisant au passage quelques liens, mais réalisant mon rêve d'enfant. La superstition est un héritage familial : je hurle quand un innocent pose un chapeau sur un lit. Sur la plage de Percé, j'ai cherché cette étoile filante comme si ma vie en dépendait. Je n'ai pas eu à l'attendre très longtemps, un quart d'heure peut-être, les fesses sur les galets humides, les yeux ouverts le plus largement possible dans l'espoir d'engloutir la plus large part de ciel. L'étoile a surgi, elle a traversé le ciel très nettement, brisant ma solitude, projetant dans ma nuit une lueur d'espérance inopinée.

J'avais réservé le retour, car je suis prévoyante : j'ai pris le car pour Rimouski, avec ses places limitées en temps de pandémie. Des heures de route à longer la baie des Chaleurs puis la vallée de la Matapédia, les ciels baroques de Rimouski 19

au bord du fleuve – la route qui longe la rive me rappelle la promenade des Anglais que j’ai laissée si loin derrière moi. Puis Québec. Une exposition consacrée à Frida Kahlo. Une chambre d’hôtel solitaire. Un restaurant en tête-à-tête avec moi-même. Sur le chemin du retour, j’essaie de me donner de l’élan. Voyons un peu la suite.

De retour à Montréal, le livre sortit. Une fois plongé, il n’est plus temps d’avoir peur. Tu n’y peux plus rien. Nage ! Les amis organisèrent une soirée surprise. Le premier article était bon. J’étais dans la joie de décrier enfin les doigts, de lâcher ce cycle de vie où seul le refuge d’un rêve de noyade m’avait fait patienter, lorsque, contre toute attente et sans profiter d’aucune circonstance propice, l’amour se manifesta.

L’île est une bouée. Quel que soit l’endroit de l’océan – ou du delta d’un fleuve – où l’on se trouve.